

La nuit infinie des mères

De la même autrice

Le Corps d'après, Éditions François Bourin, 2019



En couverture : © iStockphoto

Couverture : Élodie Campo

Mise en page : Julie Bloemhof

© Les Éditions François Bourin, 2021

Tous droits réservés

Les Éditions François Bourin
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.bourin-editeur.fr

Virginie Noar

La nuit infinie des mères

ÉDITIONS FRANÇOIS BOURIN

Des livres qui ont leurs mots à dire

*Mon corps sera toujours là où je suis.
Il est toujours ici, irréparablement ici,
jamais ailleurs.*

Michel Foucault, *Le corps utopique*, 1966

*J'étais en état potentiel ce jour-là,
pas encore concrétisée.
J'allais bientôt perdre mes ailes.
J'allais bientôt devenir reine.*

*Pardon. Avant de me glisser dans vos mots, je dois
me dire à vous.*

Je suis fourmi.

*Je suis fourmi, et bien sûr les fourmis n'écrivent pas
de textes,*

*les fourmis n'ont pas de « je » à revendiquer,
mais je fais partie de l'histoire,
parce que, ce jour-là, j'étais dans l'histoire,
parce que, de ce jour-là, des enfants sont à consoler.*

*C'était l'avènement des jours funestes,
la délicieuse attente de mon abdomen fécondé,
l'instant du petit vertige.*

Les pluies fines d'un ciel irascible s'en venaient parfois lécher nos terres mais, enfin, le silence allait gagner. Bientôt, nous parviendrait.

*C'est arrivé très vite,
une stridulation intense,
comme un seul cri dans nos corps minuscules.
Il y avait danger.
Les bas-étages ont été peuplés de ceux qui ont sauvé leur peau.*

L'instant d'une horreur, nous avons gagné le silence, et c'est de lui qu'a émergé la voix au-dessus de nos têtes.

*Après l'affaissement de notre asile,
le froissement assourdissant,
la tôle tordue,
il y a eu l'appel de la petite fille.
Des fourmis sont mortes à cause de nous, a-t-elle murmuré,*

et puis elle a crié

Maman!

Alors nous avons couru, dévalé les pentes abruptes, lutté de nos corps incertains vers le ciel impeccable, cet azur virginal qui n'arrêtait plus de pleurer de minuscules larmes.

*Nous nous sommes précipitées,
prêtes à nous montrer au grand jour,
conquérantes et indestructibles*

*(parce qu'à être des millions nous sommes invincibles
dans les yeux de ceux qui vivent en haut).*

*Trois corps additionnés, leurs yeux insensés, leur cha-
grin drapé d'hébétude.*

*Deux enfants, dans les bras d'un homme au teint
blafard, trébuchant hagard sur le bas-côté. Et sur le gris
de leur effroi, un ballon jaune.*

*Nous toutes, alors, nous nous sommes remises au tra-
vail en priant pour qu'ils baissent les yeux vers nous
(un instant pour guérir).*

1

Il n'y a pas d'étoiles dans un ciel blanc.
José Saramago, *L'Aveuglement*, 1997

Et même si c'est l'automne.

Même si les feuilles font craquer nos pas dans l'agonie d'un été achevé, même si le monde est à l'été indien, les mômes à l'école, les autres au labeur avec le souvenir encore frais des folies passées, additionnés en chairs lubrifiées de crème solaire sur des plages surpeuplées,

même si c'est l'automne,

le soleil tape effrontément sur les visages nostalgiques, s'insinuant avidement dans les corps, les souvenirs. Une sorte de mise en mémoire pour ceux qui veulent en garder un peu, encore un peu du soleil, avant que ne se déshabillent les arbres et les espoirs.

Le square est quasiment désert. C'est lui qui est arrivé en premier. Grisé de nervosité, il l'a attendue

en faisant les cent pas dans l'herbe, s'interrompant parfois pour se livrer à quelques automatismes compulsifs sur son téléphone – ces gestes répétés sans cesse, comme si toute cette chair, ces os muscles tissus nerfs n'étaient pas suffisants, qu'il fallait encore ajouter à la lourdeur, être sûr d'être vraiment vivant.

Elle, elle déboule essoufflée et penaude, les joues rosies de celle qui s'est vêtue comme en automne alors que l'été résiste encore. Elle semble embarrassée de la sueur qui dégouline sous ses aisselles alors elle noie sa gêne dans les mots, se met à parler vite et beaucoup, une logorrhée persistante pour faire oublier sa consistance, des mots pour ensevelir ce qu'elle est à cet instant, une femme brouillon qui n'a pas su se faire impeccable pour son premier rendez-vous.

Ils se font la bise et consentent à s'asseoir, le sourire aux lèvres de ceux qui sont heureux de se voir, dans les failles d'une vie minutée, offrir un peu de folie à l'hiver pressenti. Ils déjeunent ensemble et échangent des banalités en arrachant quelques brins d'une herbe surannée, veillant à respecter les temps de parole de chacun. N'être pas trop lourd, surtout, pour honorer ces préliminaires d'une vie réussie.

Je perçois des bribes et, dans leurs mots, j'entends leur propension à devenir des êtres épanouis et sains, des exemples à suivre dans une société en déroute. Elle lui vante son nouvel état d'esprit, une prise de conscience soudaine qui consiste à être plus heureux en ayant moins, tout ce gaspillage, elle l'a

vu dans un documentaire à la télévision. Le bonheur se trouve ailleurs que dans cette société capitaliste, il suffit de le décider. Elle lui fait la démonstration d'une nouvelle application qu'elle a téléchargée sur son téléphone pour mesurer combien elle consomme moins, le nombre de pas qu'elle fait tous les jours, son temps hebdomadaire de méditation, ce train de vie sans ratures qui fera d'elle un modèle de sobriété heureuse. Bien sûr, elle a dû acheter un extracteur de jus et quelques autres accessoires pour parfaire ses efforts, mais elle se sent vraiment libre, maintenant qu'elle a fait ce choix de vie. Tous ces achats. Le geste élégant, ils veillent à ne pas laisser de traces de leur passage, surtout n'être pas trop lourd, trop encombrant, surtout ne pas laisser de mayonnaise sur la commissure des lèvres.

Bientôt, ils baiseron. Ils le savent mais feignent de l'ignorer parce qu'ils rêvent encore de la magie des premiers instants, cette faim qui dévore les tripes quand l'autre n'est plus là, ils rêvent de mourir de trop s'aimer avant de s'éteindre de trop de banalités. Pour l'heure, ils rient et se racontent la médiocrité du monde, ce monde aux écorchures saillantes quand eux sont devenus lisses et exemplaires.

Peut-être un jour décideront-ils d'avoir un enfant. Perpétuer la race humaine, reproduire le modèle, fabriquer d'autres soi-même. Mais pour l'instant, il expose ses préceptes sur la politique la météo la guerre, cette société qui n'est plus ce qu'elle était

quand nous n'étions pas encore nés. L'autre fois, il a même aperçu un clochard sous la porte cochère de son entrée d'immeuble – on n'en voyait pas il y a encore deux ans, dans ce quartier, de ceux-là. Il faisait froid et même si c'est l'automne qui fait semblant d'en être un il a vraiment eu de la peine pour lui. Mais quand même faudra-t-il faire une descendance au monde, l'améliorer de nos enfants.

Ils se racontent, elle rit et balance ses cheveux en expulsant exagérément la fumée de sa cigarette.

Je les observe, radar de gestes incontrôlés, percevant leurs tics et leurs manies, ma tête tourbillonnant de pensées, ivre de ces perceptions qui ne m'appartiennent pas. Je suis si invisible dans leur bonheur naissant qu'ils ne me voient pas les scruter

(radiographie des prémices d'une vie connue d'avance).

Des cris en forme d'alarme m'extirpent de mon observation, je dois rentrer à la maison. Il y a un bébé qui pleure, allongé sur l'herbe à côté de moi.

Ce bébé, mon bébé, appelle mon attention. Lasse alors, je remballé nos affaires, natte repas linge couches, apostrophe sa grande sœur et emprunte le chemin d'un retour perpétuel.

Il y a eu la vie d'après. L'histoire d'après, ou peut-être la fin de l'histoire, parce qu'il faut bien mettre un point final aux histoires qu'on raconte. Comment relater l'échec annoncé d'une vie policée. Une vie sacrifiée sur l'autel de la maternité. Me faudra-t-il commencer par les larmes ou les matins couchés, le sang noir dans le fond de ma culotte ou la porte claquée en dépit des corps qui tremblent. Me faudra-t-il raconter ma vie réussie d'être une mère à terre, dévouée, en morceaux. Me faudra-t-il avouer l'inaltérable violence.

Oui.